

Quand il se réveilla, il faisait grand jour et, près de son lit, se dressait une petite table sur laquelle l'attendait une fumante tasse de chocolat, accompagné de tartines bûrrées.

—J'ai pensé que monsieur ferait son premier déjeuner au lit, prononça la voix de Bourguignon, en ce moment courbé devant la cheminée dont il soufflait le feu.

—Ah ! tu vas donc pouvoir me répondre ! s'écria aussitôt le jeune homme.

—Que monsieur daigne me poser ses questions.

Mais, avant d'interroger, Avril crut devoir d'abord faire le récit de sa soirée, que le valet écouta avec la plus profonde attention tout en émettant de courtes réflexions.

Quand Paul parla du baiser posé par Caduchet sur la sêche main de la Pillois, Bourguignon se mit à rire.

—Oh ! cela date de loin, dit-il.

A la scène de terrur, mêlée d'aversion, témoignée par Mme Perrier pour la Cardoze, le domestique murmura tristement :

—Pauvre femme !

Son sourire revint, mais sourire ironique, en écoutant la scène de l'enerier.

—Ah dame ! fit-il, le docteur est payé pour se mêler du moindre enier.

Au récit de la partie de whist et de la proposition de M. de Jozères, Bourguignon approuva :

—Vous avez bien répondu. Laissez-les venir faire leurs offres, nous verrons.

—Ainsi, tu m'assures que le calepin rouge contient tous les secrets de ces personnages ? demanda sévèrement Paul.

—Ils y sont écrits tout au long.

—Et tu peux me les lire ?

—Quand monsieur le désirera.

—Alors prends le livre sur la cheminée et lis bien vite. Je t'écoute.

—Par lequel dois-je commencer ?

—Par celui que tu voudras... puisque tous, à peu près, sont mes ennemis.

—Oh ! oh ! ricana le domestique, monsieur n'est pas au bont, il lui en arriva d'autres qu'il n'a pas encore vus dans la maison Perrier. Vous avez attaché un grelot dont le bruit les fera accourir vers le point menacé.

A ces mots, Avril sentit un petit frisson de peur lui courir dans le dos.

—Mais, reprit-il, de tous ces adversaires que je vais attirer sur moi, quel est le plus à craindre ?

—Est ce que monsieur tient beaucoup à le connaître ? demanda le vieillard avec une visible hésitation.

—Parbleu ! oui, j'y tiens.

—Alors, c'est la Cardoze.

—Elle ! Pourquoi ?

—Parce qu'elle a un véritable intérêt à votre mort, dit tranquillement Bourguignon.

Puis, après un court silence, il ajouta :

—Monsieur veut-il que je commence par l'histoire de la Cardoze ?

—Non, il faut procéder par ordre. La première personne qui m'a intrigué à mon entrée dans la maison du docteur... c'est la veuve Pillois. Au trouble qu'elle a montré en m'entendant nommer, je suis sûr qu'elle a dû jouer un rôle dans mon passé.

—C'est possible, dit le bonhomme en reposant sur la cheminée le calepin qu'il tenait à la main.

—N'est-elle donc pas comprise dans tous ces récits ? s'écria l'héritier en voyant ce geste.

—Si peu que M. de Saint-Dutasse a dédaigné d'en prendre note. Seulement je sais son histoire par cœur et je puis vous la conter. Ce sera ensuite à vous d'en tirer parti.

—Y a-t-il au moins parti à en tirer ?

—Vous en jugerez.

—Va, je t'écoute, commanda Avril en s'accoudant sur ses oreillers.

—Voici donc l'histoire de Mme Pillois, ou, pour mieux dire, celle de ses amours avec Thomas Caduchet, commença Bourguignon.

—A propos, interrompit le jeune homme, ce Caduchet, lui aussi, est-il mon ennemi ?

—Pas le moins du monde. C'est un grotesque dont on s'amuse dans la société Perrier où il a été introduit par la veuve Pillois. Niais, vorace, joueur, curieux, brouillon... mais honnête homme, tel est Thomas Caduchet qui jouit d'une très-médiocre aisance, ce qui le rend intrépide quêteur de diâers en ville.

—Bon ! Maintenant entame ton récit.

—Il y a vingt deux ans, vers 1823, M. de Jozères s'était tout à coup démis des fonctions de procureur du roi, qu'il exerçait en province, pour venir occuper un des plus hauts postes dans un de nos ministères. S'il n'était pas le ministre, il en était tout au moins le bras droit, car il exerçait au ministère un pouvoir sans bornes devant lequel tous les employés, petits et grands, s'inclinaient humblement. Ardent travailleur lui-même, M. de Jozères était un bourreaux de besogne pour tout le personnel des bureaux qu'il surveillait avec une excessive sévérité. Les fâneurs et les incapables ne faisaient pas long feu avec lui. Après un unique avertissement donné et non écouté, la révocation les forçait de céder la place à de plus piecheurs. Mais, en même temps qu'il déployait cette excessive sévérité, M. de Jozères faisait preuve de la plus remarquable justice. Plus de faveur ni de passe-droit. L'avancement et les gratifications, dévolus au travail et à l'intelligence, allaient récompenser, si obscurément placés qu'il fussent, les employés méritants. Tout en maudissant ce chef suprême qui les accablait de travail, les bureaux reconnaissaient loyalement son impartialité,

Aussi l'étonnement fut-il énorme dans tout le ministère quand un fait inattendu vint ébranler cette réputation de M. de Jozères.

Parmi les employés qui végétaient dans les postes subalternes se trouvait un nommé Jules Pillois, jovial et insouciant quadragénaire, coragé de célibat, un peu godailleur et fort inexact à son bureau, où il faisait le moins de travail possible. Il avait déjà reçu l'alarmant et unique avertissement qui, pour quiconque persistait, était promptement suivi de la révocation.

Ce fut en reparaisant au ministère après une fugue de trois jours que Pillois trouva l'ordre de comparaître devant M. de Jozères.

—Il va attraper son sac ! se dirent aussitôt ses camarades de bureau.

On s'attendait à le voir, au retour, faire un paquet de ses menus ustensiles de travail, prendre son chapeau et adresser ses adieux.

Au bout d'une heure, Pillois reparut et, comme si rien ne s'était passé, il se posa devant sa place et se mit au travail avec un zèle qu'on ne lui avait jamais connu.